

tions, dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir précis, que l'évêque de Luçon le pria de nouveau de venir travailler dans son diocèse, en lui recommandant spécialement l'*île d'Yeu*, comme un lieu plus destitué de secours spirituels, à cause de sa situation même.

CHAPITRE XIV

Montfort, poursuivi par des pirates, aborde miraculeusement à l'île d'Yeu ; la mission. — Bénédiction de la chapelle de Notre-Dame de la Victoire à la Garnache. — Mission de Sallertaine. — Mission de Saint-Christophe-du-Ligneron. — Retour à la Garnache pour les exercices de la préparation à la mort.

(1712)

Posée comme un nid d'alcyon, au milieu des vagues de l'Océan, à vingt-cinq kilomètres au sud-est de Noirmoutier et à dix-sept du littoral le plus rapproché, qui est la pointe de Monts, l'île d'Yeu, où fut appelé Montfort après ses missions de la Rochelle, n'est qu'un rocher recouvert d'une mince couche de terre végétale et habité par une population de pêcheurs ne dépassant guère trois mille âmes.

A l'époque où Montfort s'apprêtait à y porter sa parole apostolique, l'abord n'en était pas toujours facile, ni sans péril, à cause des écumeurs de mer sortis de Guernesey qui infestaient presque continuellement ses parages. Les calvinistes de la Rochelle s'étaient même

entendus avec eux pour se débarrasser du saint missionnaire. Mais celui-ci, prévenu à temps, déjoua leurs projets en laissant partir sans lui le bateau rochelais qui devait le prendre à son bord. Aux Sables-d'Olonne, aucun marin ne consentit à le transporter dans l'île. Un marin de Saint-Gilles, sur ses pressantes exhortations, se décida enfin, mais non sans peine, à effectuer la traversée¹. Mieux que le grand capitaine de l'antiquité, le missionnaire aurait pu dire à son pilote : *Que crains-tu ? tu portes Montfort et sa fortune !* Or cette bonne fortune de Montfort, qui était la protection spéciale de la très sainte Vierge, se montra visiblement dans la circonstance, en arrachant miraculeusement l'embarcation aux mains des pirates qui fondaient déjà sur elle à toutes voiles. Dans ce danger imminent, le dévot serviteur de Marie s'arma de son chapelet et se mit à le réciter à haute voix avec l'équipage : le vent, qui avait été contraire jusque-là, tourna aussitôt ; les corsaires virèrent de bord et ne mirent plus aucun obstacle au débarquement. Montfort entonna alors un *Magnificat* d'action de grâces que les matelots chantèrent avec lui.

Dans l'île, où l'on s'était aperçu, sans doute, de ce qui venait de se passer, Montfort fut accueilli comme un messager du ciel. Le curé, M. Pierre Héron, et son peuple, s'étaient portés au-devant de lui jusque sur le rivage. Aussi la mission s'ouvrit-elle sous les plus heureux auspices. Elle dura deux mois, et ne finit qu'après

¹ D'après une tradition saint-gilloise dont nous ne pouvons garantir l'authenticité, ce marin se nommait François Robion. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses descendants actuels affirment la vérité de cette tradition et s'en prévalent comme d'une gloire de famille.

les Pâques de l'année 1712. L'île entière fut renouvelée.

Aujourd'hui encore, le souvenir du bienheureux missionnaire est toujours vivant dans la mémoire reconnaissante des insulaires. Et aux pieux étrangers qui les visitent ils montrent avec bonheur, à la base de leur calvaire de mission, une pierre énorme que plusieurs hommes ne pourraient remuer, et que Montfort, dit la tradition, armé d'une force surhumaine, transporta seul en cet endroit.

De l'île d'Yeu l'infatigable apôtre se rendit, par Nantes, à la Garnache, où il se trouva, selon sa promesse, le 12 mai, jour de l'Ascension, fixé, l'année précédente, pour la bénédiction de la chapelle de *Notre-Dame de la Victoire*. Cette fête avait attiré une foule considérable, et le sanctuaire restauré fut trop étroit pour la contenir ; c'est pourquoi le sermon eut lieu en plein air. Ici se place un beau trait de foi qui mérite d'être cité pour servir de leçon à la froide indifférence de la génération actuelle.

Le sermon venait de commencer, et voici que tout à coup le ciel se fond en eau. Mais, malgré la pluie abondante, pas un des auditeurs ne bouge ; bien plus, ils veulent rester découverts quand même, par respect pour la parole de Dieu, et il faut que le missionnaire les presse, avec menace de suspendre le sermon, pour les décider enfin à se couvrir. Foi vive de nos pères, qu'êtes-vous devenue !...

Montfort bénit ensuite la chapelle au milieu du recueillement général.

Le sanctuaire de *Notre-Dame de la Victoire* est toujours debout, et le souvenir du Bienheureux, joint aux

grâces sans nombre que Dieu se plaît à y répandre par les mains de sa Mère, y attire encore de nos jours de nombreux pèlerins ¹.

Le soir même de la cérémonie de la Garnache, le vénérable curé de la paroisse, à la tête de son peuple, conduisait processionnellement Montfort à Sallertaine, où il devait donner une mission. De son côté, le curé de Sallertaine devait venir à mi-chemin au-devant de lui avec ses paroissiens. Mais le démon, prévoyant sans doute la guerre sans merci que l'homme de Dieu allait lui déclarer, avait tellement indisposé les esprits, que très peu de personnes voulurent suivre leur curé. L'accueil fait au missionnaire à Sallertaine ne fut donc rien moins que sympathique. Partout, sur son passage, éclataient des rires et des insultes ; on alla même jusqu'à lui jeter des pierres. Des mécontents avaient fait fermer les portes de l'église et cacher les clefs : ils s'attendaient à une déconvenue, quand le curé reviendrait pour y introduire son missionnaire. Mais la déconvenue fut tout entière pour eux ; car ils constatèrent, à leur grande surprise, que les portes de l'église s'étaient ouvertes d'elles-mêmes à l'approche de Montfort.

¹ En 1873, le 21 novembre, la chapelle de Notre-Dame de la Victoire était le but d'un pèlerinage de vingt-cinq mille personnes présidé par M^{gr} Colet, évêque de Luçon. Tous les pèlerins étaient rangés sous *soixante* bannières qui représentaient autant de paroisses de la Vendée et de la Bretagne. Cette manifestation religieuse fut, pour la Vendée, le premier et non le moins brillant de ses pèlerinages locaux. — Plus récemment, le 27 septembre 1888, Vendéens et Bretons conduits par leurs évêques respectifs remplissaient de nouveau une vaste prairie voisine de la chapelle et acclamaient Montfort sous son titre de *bienheureux*. On a évalué, cette fois, à *quarante mille* le nombre des pèlerins de *Notre-Dame de la Victoire* et du B. Montfort, son fidèle serviteur.

La chapelle a été restaurée de nos jours par M. l'abbé Girard, ancien curé de la Garnache, avec un soin et un zèle dignes de tout éloge.

Dès le lendemain, la mission commençait, et, chose remarquable, le prédicateur n'eut qu'à ouvrir la bouche pour faire tomber toutes les animosités de la première heure. Venu comme un agneau au milieu des loups, il vit ces loups subitement changés eux-mêmes en agneaux, et il n'eut plus qu'à se louer de leur douceur et de leur docilité. Jamais l'homme de Dieu n'avait commencé de mission avec tant d'opposition ; jamais, peut-être, aucune ne lui procura autant de consolations.

Il laissa, à Sallertaine, un souvenir de son amour pour Marie en réparant une chapelle qu'il dédia à *Notre-Dame de Bon Secours*. Il y éleva aussi un magnifique calvaire, rappelant en petit celui de Pontchâteau. La procession qu'il organisa pour la bénédiction de ce calvaire mérite une mention spéciale. « Montfort, dit Clorivière, voulut que tous ceux qui formaient la procession eussent à la main une petite croix et leurs engagements de baptême imprimés sur vélin et signés de leur main ou de la sienne. Quand tout fut en ordre et prêt à marcher, le missionnaire témoigna qu'il désirait que, pour marquer davantage leur respect pour la croix, les hommes et les garçons fussent nu-pieds au Calvaire. Il leur dit que chacun d'eux n'avait qu'à laisser sa chaussure vis-à-vis de l'endroit où il était, et il leur promit qu'ils la retrouveraient tous à leur retour. Il fut aussitôt obéi. Prêtres, gentilshommes, bourgeois, gens du commun se déchaussèrent indistinctement, et placèrent leurs bas et leurs souliers comme il l'avait dit, et, ce qu'il y a de singulier, et ce qui marque bien l'ordre qu'il savait faire observer dans ces sortes de cérémonies, il n'y eut personne, dans cette vaste multitude de

monde, qui ne trouvât, au retour, sa chaussure au même endroit où il l'avait laissée. »

Après la mission de Sallertaine, Montfort fut appelé à Saint-Christophe-du-Ligneron. Il y alla escorté par les habitants de Sallertaine, qui tinrent à réparer ainsi le mauvais accueil qu'ils lui avaient fait à son arrivée. Cette longue procession rencontra, à moitié chemin, celle des paroissiens de Saint-Christophe.

Depuis la Garnache, c'était une vraie marche triomphale. Le saint missionnaire s'avancait, en effet, comme un conquérant, allant de victoire en victoire, et soumettant les cœurs les plus rebelles au joug suave de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et ces heureux vaincus de la grâce ne pouvaient se séparer de lui.

De tels faits rappellent comme invinciblement l'attachement de ces premiers chrétiens de Milet et de Tyr évangélisés par l'apôtre saint Paul, quand ils l'accompagnaient jusqu'au navire en pleurant, dans la pensée qu'ils ne le reverraient plus sur la terre¹.

Cependant ce triomphe même n'allait pas sans la croix.

Ainsi escorté, il traversa Challans, où il dut prêcher sous les halles, le curé lui ayant refusé l'entrée de son église, et fut traité de fou par des marchands forains qui passaient.

En arrivant à Saint-Christophe, Montfort fut souffleté publiquement par un méchant homme auquel la foule voulait faire un mauvais parti, mais dont il se fit le défenseur. Et le malheureux, touché par la grâce, fut l'une de ses premières conquêtes.

La mission de Saint-Christophe commença le 11 juin 1712. Elle fut l'une des plus remarquables

¹ Act. xx, 38; xxi, 5, 6.

qu'ait prêchées le Bienheureux. Indépendamment des prodiges de grâces qui l'accompagnaient partout, il donna, dans cette paroisse, des preuves extraordinaires de l'esprit prophétique dont il était doué et du grand crédit qu'il avait auprès de Dieu. Nous en citerons deux exemples seulement.

Un usurier, nommé Tangaran, cédant aux mauvais conseils de sa femme, Jeanne des Combes, refusait de brûler des contrats frauduleux et injustes au moyen desquels il avait amassé une fortune considérable. Montfort perdait sa peine auprès de lui. Un jour, s'armant d'une sainte colère, il finit par lui dire : « *Vous êtes attaché aux biens de la terre ; vous méprisez ceux du ciel ; vos enfants ne réussiront point, ils ne laisseront point de postérité, et vous serez misérables. Vous n'aurez pas même de quoi payer votre enterrement !*

— Oh ! répliqua la femme d'un ton moqueur, *il nous restera bien au moins trente sous pour payer le son des cloches...*

— Et moi, reprit le missionnaire, *je vous dis que vous ne serez pas honorés du son des cloches, à votre enterrement.* »

Tout cela s'est vérifié de point en point. Tangaran avait deux enfants, un garçon et une fille, qui se marièrent et moururent tous les deux sans postérité. Quant à lui, il tomba bientôt dans la plus extrême indigence et ne laissa que des dettes à ses héritiers. Il fut enterré le *vendredi saint* 1738, huit ans après sa femme, enterrée un jour semblable. Et, pour cette raison, tous les deux, selon que Montfort le leur avait prédit, furent privés du son des cloches à leur enterrement.

L'autre fait n'est pas moins merveilleux.

Montfort était allé pour affaire chez le sacristain, Jean Cantin. Il trouva sa fille occupée à boulanger, et lui demanda si elle était bien fidèle à offrir son travail au bon Dieu. Comme celle-ci lui répondait ingénument qu'il lui arrivait souvent d'y manquer : *N'y manquez jamais*, reprit-il. Puis, joignant l'exemple à la leçon, il se mit à genoux près du pétrin, pria un instant, bénit la pâte et se retira. Or la pâte se trouva tellement augmentée, par suite de cette bénédiction de l'homme de Dieu, qu'au lieu d'une fournée de pains que l'on avait préparée, il y en eut trois.

Jean Cantin, reconnaissant envers Dieu et son serviteur de cette prodigieuse abondance, s'empressa de porter un des pains à la maison des missionnaires. *Hé bien, maître Cantin*, lui dit Montfort en le recevant, *vous apportez donc à la Providence : c'est ainsi qu'il faut faire. Donnez, et l'on vous donnera. Puisque Dieu est si libéral envers vous, il faut que vous le soyez envers les pauvres.*

Quand il eut terminé la mission de Saint-Christophe, Montfort retourna, une troisième fois, à la Garnache pour y faire les *exercices de la préparation à la mort* et en enseigner la pratique à de pieuses personnes.

Ces exercices durèrent trois jours. Il les termina par une mimique ou mise en scène qu'on croirait empruntée à l'histoire religieuse du moyen âge. Le serviteur de Dieu voulut lui-même représenter un homme à l'article de la mort : il était assis sur un fauteuil, ayant auprès de lui deux ecclésiastiques qui remplissaient, l'un, l'office du bon ange, l'autre, l'office du mauvais ou du démon. Le moribond, le crucifix à la main, le collait souvent sur ses lèvres et contre son

cœur ; il jetait des regards pleins de confiance vers le ciel en implorant sa miséricorde ; il écoutait avec attention toutes les inspirations du bon ange et rejetait avec indignation les suggestions du mauvais, auxquelles il opposait surtout des actes de foi, d'espérance et de charité. Au désespoir qui envahissait son âme, à la vue de ses fautes innombrables, succédaient la confiance dans les mérites infinis du Rédempteur et l'espérance du pardon.

Puis, sur toute cette scène qui paraîtrait aujourd'hui bizarre ou trop impressionnante à notre délicatesse, un cantique de circonstance jetait ses notes funèbres pour en graver encore plus profondément les enseignements dans les cœurs :

A la mort, à la mort,
Pécheur, tout finira !
Le Seigneur, à la mort
Te jugera !

Il faut mourir ! il faut mourir !...
De ce monde il nous faut sortir...
Le triste arrêt en est porté :
Il faut qu'il soit exécuté.

La prédication terminée, chacun se retirait en silence, en se frappant la poitrine, résolu de mener une sainte vie, afin d'obtenir une sainte mort. Avec ces exercices prit fin l'apostolat de Montfort dans l'ancien diocèse de Luçon¹ ; il rentra immédiatement dans celui de la Rochelle.

C'était vers la fin du mois de juillet 1712.

¹ En 1648, l'ancien diocèse de Maillezais fut réuni à celui de la Rochelle. Mervent, Fontenay-le-Comte, Vouvant et Saint-Laurent-sur-Sèvre, où le Bienheureux prêcha dans la suite, qui faisaient partie du diocèse de Maillezais, dépendaient par conséquent, à cette époque, non du diocèse de Luçon mais du diocèse de la Rochelle.